



Lundi 02 Avril 2007

Newsletter

Nos archives

Sélection PDF

Qui sommes-nous ?

Liens externes

Contact

RECHERCHE

Cette édition

- A la Une
- Actualités nationales
- Editorial
- Régions
- Culture
- La Presse Littéraire**
- Sports
- Monde
- Nécrologie
- Carnet
- On en parle
- Clin d'oeil
- Heures de prière
- TV
- Carnet Culturel
- Allons au cinema
- Ephéméride
- Téléphones utiles
- Pharmacies de service
- Trafic aérien
- Météo
- Horaires des trains

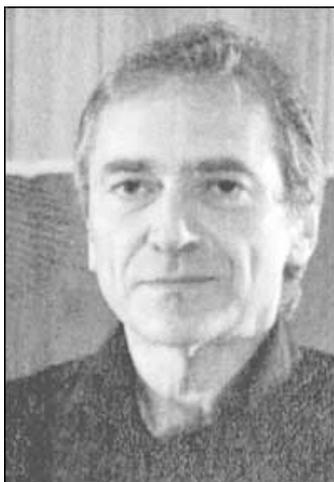
La Presse Littéraire

Exclusif

Autour d'un livre

Limites du langage, langage sans limites

Inclassable! «Vous avez dit élèves difficiles? Education, autorité et dialogue», le livre que vient de publier Daniel Lance, il y a à peine quelques jours, chez l'Harmattan à Paris est, en effet, assez original.



Daniel Lance

Comme son titre l'indique, l'ouvrage lance un défi et y répond. A travers ses quelque 330 pages, il relate une expérience effective, passionnante et concluante ayant réuni une équipe d'éducateurs de plusieurs profils, dirigée par l'auteur, afin d'aider des élèves difficiles (et en difficulté) à la réinsertion sociale et scolaire, grâce, entre autres, à la redécouverte de la littérature, la philosophie et l'art, mais après le rétablissement, intelligent, des canaux de communication.

Mais le défi est doublé d'un double-exploit. Celui de réussir à la fois de mener une réflexion philosophico-scientifique très documentée sur le déroulement de cette expérience et son dénouement, de vulgariser, grâce notamment à la pertinence de ses exemples et la clarté de son style, plusieurs notions et théories assez complexes. Ce qui fait de l'ouvrage, et là nous pouvons aisément le classer, une référence en matière de sciences de la communication et de l'éducation. Le texte véhicule par ailleurs un fort message d'humilité, d'humanisme, de sagesse et de paix.

Pas étonnant, puisque l'auteur est à la fois docteur ès-lettres et docteur en sciences de l'information et de la communication (spécialité philosophie).

Il est, par ailleurs, chercheur invité à l'université de Stanford en Californie et enseignant à l'Université de Nice-Sophia Antipolis (Département arts, communication et langages). Daniel Lance est, en outre, maître en aikido et assure formation et conseil pour les entreprises.

C'est au cours de sa plus récente visite en Tunisie que nous l'avons rencontré et longuement parlé avec lui de son nouveau-né (il a déjà écrit deux livres «Au-delà du désir; littérature, sexualité et éthique», l'Harmattan 2000, et «Jean Genet ou la quête de l'Ange», l'Harmattan 2004).

Il s'agit là de la toute première interview accordée par l'auteur au sujet de cet ouvrage à un organe de presse toutes catégories et toutes nationalités confondues, nous a-t-il assuré.

Ami de la Tunisie, il déclare admirer le pays où «l'égalité des hommes et des femmes est inscrite dans la Constitution».



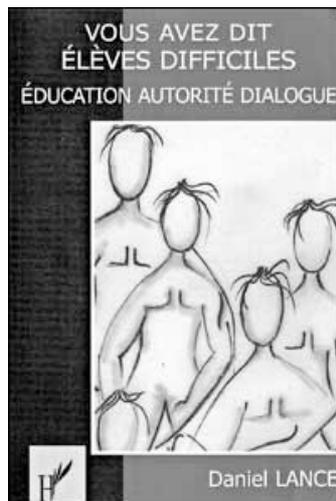
- ▶ Du frisson à l'angoisse
- ▶ La poésie la nécessité
- ▶ Le Maghreb des pères
- ▶ Les lettres du Salon ...ou Invasion de lettres
- ▶ La création féminine à l'honneur
- ▶ Le bonheur des mots simples
- ▶ **Un jour, un poète** : Aisance des mots, subtilité de la palette
- ▶ Encre ou cendres ?
- ▶ Poèmes choisis

التحافة

على شبكة "الانترنات"



A défaut de reproduire, ici, les avis élogieux de deux grands du domaine, celui de René Girard, de l'Académie française, et celui de Francis Jacques, philosophe et professeur émérite à la Sorbonne, disons que l'ouvrage en question, ne laisse pas indifférent. Afin de mieux vous le présenter, nous avons interrogé son auteur. Écoutons-le.



-Dans votre livre, vous parlez d'«élèves en difficulté», alors que dans le titre vous parlez d'«élèves difficiles». Pourquoi cette différence et pourquoi avoir choisi de les qualifier d'élèves difficiles?

«L'appellation» plutôt officielle serait «élèves en difficulté». Après, il s'agissait de comprendre ce que les mots sous-entendaient. Dans l'expression «en difficulté», il existe quelque chose de statique, comme si l'adolescent était enfermé, d'une manière quasi définitive, «dans» la difficulté. On se rappelle le sens de en, in en latin, dans. La balle, pour ainsi dire, est du côté de l'élève.

Ainsi élèves difficiles et non en difficulté car l'adjectif difficile permet de montrer le caractère vivant de ces jeunes; on ajoute, sciemment, une ambiguïté : ces jeunes sont-ils difficiles pour eux-mêmes ou pour l'institution scolaire qui ne peut les garder ou qui n'arrive pas à faire, avec eux, œuvre d'éducation ? Ces jeunes nous ont montré que la vie est toujours plus forte que la mort, que quelles que soient les épreuves qu'ils ont vécues, ils ne sont pas enfermés dans une posture figée.

Beaucoup ont appris à lire et à écrire en quelques mois, alors qu'ils avaient auparavant suivi un parcours traditionnel à l'Éducation nationale. Ils n'étaient donc pas «en difficulté» mais difficiles.

Il faudrait peut-être préciser le cadre de notre centre qui portait le nom de OASIS, (Outil d'adaptation scolaire et d'insertion sociale). Le projet provenait d'un constat simple. Ces jeunes, suivis par la Protection judiciaire de la jeunesse étaient souvent en rupture complète avec l'institution scolaire, avec la société. Cet Outil voulait combler des déficits dans les représentations que les jeunes ont d'eux-mêmes : déficits d'image (ils ont une image d'eux-mêmes dévalorisée), déficits spacio-temporels, cognitifs.

-Comment avez-vous procédé, vous-même et votre équipe, afin de combler ces déficits?

Le projet prévoyait trois modules. Un premier qui serait une sorte de bilan dans un centre spécialisé qui proposerait un autre repérage des potentialités; un deuxième qui définirait les compétences et contrôlerait des connaissances souvent très lacunaires. Ce repérage permettrait aussi de situer les déficiences cognitives sans rendre patents les échecs. Ces jeunes traînent depuis la petite enfance des difficultés et «nécessitent une prise en charge spécialisée dite de remédiation». Celle-ci permet de faire réaliser à l'élève un certain nombre d'apprentissages d'ordre cognitifs ou «méta-cognitifs» qui facilitent son insertion. Les activités de médiation se fondent sur le concept de modifiabilité : l'élève peut toujours progresser, quel que soit son niveau à son arrivée. Un troisième module, dans un lieu où seraient reçus les élèves, proposerait des activités de médiation, de scolarisation et des activités sociales. En effet, ces adolescents reçus au cours des années 1988-2002 possédaient tous un point commun : une souffrance, une douleur, en même temps qu'une force vitale,

qu'une sorte d'instinct de survie qui leur permettaient de dépasser, plus ou moins, les épreuves. La plupart des jeunes filles reçues ont été abusées sexuellement, les jeunes gens souvent battus, certains ayant subi des deuils très proches, ils se sentaient marginalisés.

-Vous décrivez votre travail tantôt en tant qu'enquête tantôt en tant qu'expérience, tantôt en tant que travail philosophique (page 7). Pourquoi et en quoi consiste son caractère philosophique?

Ce livre est en fait un témoignage de cette expérience de terrain, quasi unique. Mais cette expérience s'insère dans un questionnement philosophique radical en communication et utilise les thèses d'un grand philosophe français : Francis Jacques. Ce livre est à la fois le reflet d'une expérience très concrète, mais aussi une réflexion philosophique sur l'éducation, l'autorité et le dialogue. Il s'agissait, pour moi, d'insérer ce récit d'expérience éducative dans une réflexion conceptuelle sur la communication. Comment parler à celui qui est le plus différent de soi ? Comment penser faire acte d'éducation si les élèves que le professeur reçoit dans sa classe ne veulent pas parler avec l'adulte, voire le considère comme un ennemi ? Comment le professeur peut-il avoir de l'autorité alors que sa parole est disqualifiée avant même qu'il commence à vouloir transmettre un savoir ?

- L'étape la plus difficile a été donc pour vous de rétablir le dialogue avec ces élèves. Comment avez-vous procédé?

Le deuxième chapitre du livre expose les degrés de dialogues mis en place dans notre centre, les degrés de dialogismes, selon l'expression de Francis Jacques.

L'objet de «*Vous avez dit élèves difficiles*» est de réfléchir sur l'acte langagier lorsqu'il est poussé à son extrême limite, dans un contexte spécifique : celui des adolescents en rupture sociale et/ou scolaire reçus en classe relais. Ces adolescents ont refusé le pouvoir de la langue conventionnelle et ont semblé développer une nouvelle logophobie, une haine de la parole, en copiant, à l'inverse, les valeurs de la société dominante : «*Je choisirai le contraire de ce que tu désires*», semblent-ils dire. On gravit les échelons de la communication en élaborant une réflexion, tout d'abord, sur la génétique de l'acte communicationnel et sur le silence partagé. Le premier temps est celui de l'accueil. L'accueil est fondamental. Ensuite, on interroge la communication non-verbale : le corps comme langage, l'art martial comme communication. Puis on intègre la parole et l'écrit, en poursuivant cette remontée vers une communication pleine, par une réflexion sur le théâtre, suivie d'une étude sur l'interrogation développée conjointement entre le maître et l'élève. Enfin, à ces adolescents qui refusaient toute lecture au collège, on a offert toute la saveur des grands textes littéraires comme accès définitif à la parole partagée. C'est ainsi tout le champ de l'acte communicationnel que ce livre veut couvrir.

On comprend bien que pour un adolescent «traumatisé», l'apprentissage des savoirs est bien le cadet des soucis. C'est sur cette expérience, sur ce constat, que nous avons développé une autre forme d'éducation.

-Les élèves difficiles sont les exclus du système et risquent d'être exclus de l'univers des exclus comme vous l'avez fait remarquer. Comment réagissaient-ils avant d'avoir été repêchés par votre classe OASIS. Y a-t-il des risques de rechute ?

Vous soulevez là une question fondamentale, celle que l'école de Palo Alto, avec des chercheurs comme Bateson, Watzlawick, ont nommé le *double bind*, le double lien, l'injonction contradictoire. Paul Watzlawick illustre cette théorie par l'histoire de la mère qui offre deux cravates de couleurs différentes à son fils. Lorsque celui-ci la revoit, il met une des deux cravates, sa mère lui reproche de ne pas avoir mis l'autre, de ne pas avoir apprécié son cadeau. Quoi qu'il fasse, le fils est pris dans une situation impossible, dans une communication impossible.

Ces élèves se sont créés une identité en étant considérés comme des cancras de la classe, des marginaux, des délinquants, OASIS a permis à la très grande majorité de ces adolescents de sortir d'une spirale d'échec. Mais sortant de l'échec, ils devenaient autres et devaient à leur tour trouver une autre manière d'être, devenant, sinon de bons élèves, du moins retrouvant la voie de l'école traditionnelle

pour certains, celle de la formation professionnelle pour d'autres. Donc, ils se trouvaient face à une alternative impossible : sortir de leur identité précédente, c'était réussir, mais réussir c'était devoir tout changer, être dans une autre insécurité, donc il fallait ne pas changer. De plus, réussir la relation avec l'adulte, c'était risquer d'être exclus à nouveau, donc plus la relation avait été forte, plus il fallait la détruire en commettant quelque délit ou quelque provocation. Ces jeunes se trouvaient pris dans une volonté contradictoire, une impossibilité d'être. Par peur d'être exclus à nouveau, ils auraient préféré décider de casser la relation, de couper cette relation forte que nous avons pu développer. Et nous étions toujours là, tissant la relation toujours et encore: «*Garder le lien, même avec un sabre*». Il ne fallait pas entrer dans leur *double bind*, mais le dépasser. Et ces jeunes, anciens absentéistes, étaient là, le lendemain, bien avant que le centre n'ouvre ses portes... Le double bind était délié...

Le *double bind* délié, afin d'éviter ce que vous nommez la «*rechute*», nous avons développé un suivi de ces élèves et une prise en charge de la plupart d'entre eux sur une période d'une année scolaire. La durée permettait de pérenniser la relation.

-Vous avez utilisé l'aïkido afin, disons, de dompter ces élèves difficiles. C'était grâce à votre parfaite maîtrise de cet art martial. Qu'auriez-vous proposé si ce n'était pas le cas ?

L'aïkido est un art martial particulièrement efficace visant à la résolution pacifique des conflits. C'est-à-dire qu'il s'agit d'accueillir, là encore, n'importe quelle attaque pour utiliser sa force, pour maîtriser, sans le blesser, l'attaquant. L'aïkido protège l'agresseur contre lui-même, contre ses propres démons. On est donc dans cette conception fondamentale d'un art martial sans gagnant, ni perdant, sans ce que Nietzsche aurait développé comme du «*ressentiment*». Si je gagne «*aux dépens de*», je m'affirme aux dépens de l'autre et crée chez lui ce sentiment de perte.

Nous avons introduit la littérature, la philosophie et l'aïkido parce qu'il s'agissait en effet de mes terrains de prédilection, mais toute autre pratique des arts martiaux si elle s'inscrit dans le respect du corps et de l'intégrité d'autrui aurait pu être utilisée. Il s'agit d'instaurer un degré de communication, de dialogisme particulier, celui d'une communication de corps à corps qui permettrait de dépasser la difficulté langagière classique.

-Quel est l'apport de la pratique de l'art dans votre démarche ?

L'art, l'éducation par l'art constitue cette démarche de communication non verbale. Dans notre centre expérimental, nous avons introduit un travail artistique sur de grandes fresques par exemple. Il s'agissait là aussi de trouver un autre moyen de communication. L'art par sa capacité transcendante, par sa mise en œuvre de capacités créatrices permet de dépasser les blocages que certains de ces jeunes ont pu ressentir.

Ainsi, le «*tag*», le «*graph*», peuvent être compris comme des forces de vie non reconnues, non «*respectables*» de l'art de la cité. Une campagne pour rendre aux murs de nos cités l'aspect lisse et sans taches qu'ils avaient précédemment est un acte aussi politique que celui qui consiste à «*dé-respectabiliser*» une cité. On s'attaque ainsi à une forme de vie, à ce que Richard Shusterman a appelé en sous-titre *Living beauty, Rethinking Art*, il s'agit d'un art de la vie qui demande de repenser ce qu'est l'art («*L'art à l'état vif*»), car elle reprend cette idée centrale d'art comme forme de vie, actuelle, en devenir, en rupture. L'art n'est plus celui de nos musées, mais celui de la vie, de la rue, celui qui est en mouvement.

-Education et dialogue vont de pair alors qu'autorité renvoie à la contrainte. Comment avez-vous réussi cette trilogie ?

En faisant en sorte justement que l'autorité ne renvoie plus à la notion de contrainte mais plutôt à celle de discipline acceptée de part et d'autre, du professeur et de l'élève, du maître et de l'élève. L'autorité est la condition nécessaire de la parole acceptée. Pour rétablir l'éducation, il faut rétablir l'autorité du maître, mais une autorité qui ne serait pas dans la contrainte, dans l'humiliation de l'élève mais au contraire dans son respect, dans sa construction, dans le rétablissement de la discipline.

L'autorité serait «*le pouvoir légitime de se faire obéir*». Le professeur autoritaire ne montre pas de l'autorité, mais de l'abus de pouvoir, il montre qu'il a peur, qu'il n'a pas confiance en son autorité

établie. Il compense un manque d'autorité par de l'autoritarisme. L'autorité reconnue est donc liée à une sorte de légitimité. Cette légitimité existe lorsque la personne est reconnue en tant que personne.

L'autre, l'élève, me confère autorité, l'autorité du maître, non dans une hiérarchie de soumission, mais, au contraire, dans une hiérarchie où tous les deux nous sommes grandis de notre rencontre.

L'autre me grandit en tant que maître et s'élève en acceptant d'être élève, disciple, en disant «oui», ce «oui» de l'acceptation, de l'obéissance à l'autre.

Interview réalisée

"La Presse de Tunisie"
6, rue Ali Bach Hamba
1000-Tunis
Tél. (+216) 71 341 066
Fax (+216) 71 349 720
contact@lapresse.tn

 [La Presse au démarrage](#)
 [La Presse aux Favoris](#)